

Master Ethique et Développement Durable
Promotion 2010 – 2011

MANAGEMENT DE PROJET - MANAGEMENT D'EQUIPE

REFLEXION SUR LA NOTION
DE
TEMPS DE PAUSE
DANS LE QUARTIER DE LA PART DIEU

Grand Lyon

Direction de la Prospective et du dialogue public :

Corinne HOOGE

Equipe projet MEDD :

Florent CHEVREAU

Danielle GALEA

Carine PRADELLES

Mäider LAUSSUCQ

Tuteurs MEDD :

Cyrille HARPET

William HOUX-PLANTIER





REMERCIEMENTS

Cette étude n'aurait pas vu le jour sans la disponibilité et la contribution bienveillante de :

☞ ☞ Corinne HOOGE, Chargée de mission à la Direction de la Prospective et du Dialogue Public,
Nathalie BERTHOLLIER, Directrice Projet urbain de Lyon Part-Dieu,

☞ ☞ Daniel PELLIGRA, Pascale SIMARD, Marine BOURRON, Céline DODELIN,
Sophie DODELIN (par ordre de rencontre ou de contact),

☞ ☞ « l'anonyme » usager de la Part Dieu.

Et le suivi de nos tuteurs universitaires : Cyrille HARPET et William HOUX-PLANTIER.



SOMMAIRE

Remerciements

Introduction	5
Contexte.....	5
Le temps et l'institution	5
Le rapport espace/temps.....	6
Les temps de pause.....	7
La Part-Dieu.....	9
I. L'espace de la Part-Dieu : un étrange «quartier»	11
I.I Un «quartier» ?	11
I.II La Part-Dieu : un espace inapproprié soumis à une coercition spatio-temporelle : un espace que l'on ne parcourt pas	13
I.III Les qualités des temps de pause à la Part-Dieu et l'absence d'appropriation de l'espace urbain.....	15
II. La redécouverte de l'espace : une expérience sensible comme support possible à une réappropriation.	16
II.I Petite phénoménologie de la Part-Dieu.....	16
II.II Un espace tactile : de la matière à récit et à discussion ?.....	20
II.III Une expérience esthétique : une éthique pour l'urbaniste ?.....	21
III. Créer du récit : espace et narrativité	23
III.I Participer pour sentir : une esthétique relationnelle.....	23
III.II Créateurs d'espaces publics	24
III.III Un nouveau quartier : espace d'expérience et horizon d'attente. Créer des repères spatio-temporels	25
Bibliographie	28
EXPLORATION 1 : Le passe-livre ou « bookcrossing »	34
EXPLORATION 2 : Les créations de Sophie DODELIN	35
EXPLORATION 3 : Promenades sonores ou « vous laisseriez-vous guider par une inconnue » ?	36
EXPLORATION 4 : L'atelier des friches	37
FICHE SYNTHETIQUE ENTRETIEN - 15 décembre 2011	38
FICHE SYNTHETIQUE ENTRETIEN - 7 janvier 2011.....	39
FICHE SYNTHETIQUE ENTRETIEN - 20 janvier 2011.....	40
FICHE SYNTHETIQUE ENTRETIEN - 2 février 2011	41

Annexes

Annexe A : Enquête terrain

Annexe B : Créateurs d'espace public

Annexe C : Fiches synthétiques d'entretien

INTRODUCTION

CONTEXTE

Avant de débiter une étude, il s'agit de bien comprendre le sujet et le sens de la demande. Pourquoi aujourd'hui une institution qui est en charge de l'aménagement de l'espace entreprend-elle une réflexion sur le temps à partir des temps de pause ?

C'est tout d'abord prendre acte que les cadres de l'habiter sont aussi bien spatiaux que temporels, cadres qui sont questionnés aujourd'hui à partir de deux phénomènes rendus possibles par la technologie moderne : la mondialisation et l'accélération du temps. « Le processus d'accélération technique a bouleversé la manière dont nous nous situons dans le monde, l'espace et le temps, en relation les uns avec les autres »¹. Il s'agira d'analyser l'ampleur de ces bouleversements.

LE TEMPS ET L'INSTITUTION

Ce travail s'inscrit dans le cadre d'un projet du Grand Lyon, intitulé « projet Part Dieu 2020 » visant à requalifier le quartier de la Part-Dieu. Le terme de requalifier indique que le rôle de l'institution est toujours de re-statuer, de ré-instituer, d'instituer de nouveau. Si sa tâche se décide au présent, elle engage toujours le passé et l'avenir. L'institution est un relais temporel.

Nous avons longtemps médité sur une phrase prononcée par une anthropologue dans le film de Daniel Pelligra : « La Part-Dieu a vieilli ». C'est d'abord en prenant conscience qu'un quartier est soumis à l'usure du temps qu'une institution en charge de l'espace découvre l'ampleur de sa tâche. Car que veut dire que la Part-Dieu a vieilli ? Le quartier a certes objectivement vieilli puisqu'il a été requalifié la dernière fois dans les années 70 mais l'essentiel n'est pas là. La vraie question est : ce quartier a-t-il vieilli avec ses habitants de sorte qu'il est devenu une partie de leur histoire, qu'il est un cadre de vie, de mémoire et de projet ou bien a-t-il vieilli seul, et est-il devenu un quartier anachronique dans lequel ses habitants ne se reconnaissent pas, un lieu qui n'est pas fait pour eux ? Le rôle de l'institution est donc de décider que faire de l'existant - détruire ou réaménager - pour projeter ce quartier dans l'avenir. Avec l'accélération du temps et la transformation perpétuelle de

¹ H. ROSA, Accélération. Une critique sociale du temps, trad. D. Franck, Paris, Editions La Découverte, 2010, p. 120

notre cadre de vie, son rôle est redéfini. Le rythme des projets devient de plus en plus court et il faut sans cesse lutter contre l'oubli, l'usure du temps et contre la tentation de se projeter trop loin dans un avenir qui ne serait plus porteur de sens.

LE RAPPORT ESPACE/TEMPS

Cet intérêt de l'urbanisme pour le temps n'est pas nouveau. On peut retenir deux mouvements de réflexion qui prennent pour sujet le temps urbain.

Tout d'abord, le mouvement des villes lentes né en Italie il y a vingt ans. Il s'agit d'un mouvement d'étude aussi bien que d'expérience concrète qui met au centre de l'habiter la lenteur contre la vitesse et l'accélération du temps. Le « prendre son temps » prôné par les «Citta slow» est avant tout une réaction contre le culte moderne de la vitesse qui nous fait vivre une expérience de l'espace urbain sur le mode de l'ubiquité. La vitesse de déplacement rendue possible par la technique moderne et la mondialisation altère notre rapport au lieu, de sorte que nous ne sommes jamais entièrement là mais toujours ici et ailleurs. L'éloge de la lenteur s'inscrit donc comme une stratégie de relocalisation de l'être citadin. Les villes lentes nous invitent à nous mettre à l'heure locale. La lenteur substituerait une expérience qualitative et consistante du monde à une expérience quantitative basée sur la fluidité et la vitesse, empêchant ainsi un réel enracinement au monde. Les villes lentes luttent contre la tendance qui fait de l'espace une simple variable du temps, un lieu à traverser. La force de ce mouvement est d'interroger l'expérience moderne de la vitesse en rapport avec notre expérience du lieu.

Cependant, il relève d'une logique binaire, d'une réaction consistant en une inversion des valeurs : la lenteur s'oppose à la vitesse, la décélération à l'accélération, la localisation à la mondialisation. Les villes lentes deviennent donc des « îlots de décélération » dont il faut s'inspirer mais qui semblent difficilement applicables dans nos villes poly-rythmiques modernes.

Un deuxième mouvement a vu le jour en Italie dans les années 90 : l'urbanisme temporel, issu d'une réflexion féministe visant essentiellement une meilleure synchronisation de la société par une prise en compte plus attentive des rythmes de chacun, notamment en refondant les emplois du temps des transports et des commerces. Ce mouvement s'insurge contre la cadence mono-rythmique imposée par la technologie aussi bien que par les systèmes de management. Il s'agit de faire en sorte que l'espace urbain s'harmonise avec les rythmes de chacun (enfant, femmes au foyer, travailleurs, personnes âgées) afin que les liens se resserrent entre les citadins et leurs villes.

L'urbanisme temporel relève cependant d'une approche encore fonctionnelle qui parle plus de l'usage de la ville que de l'expérience sensible du citoyen.

Notre approche se situera à l'orée de ces deux mouvements en essayant d'en éviter les écueils. Nous conserverons de l'urbanisme temporel le souci de valoriser les différents rythmes urbains contre la domination de la *cadence* technoscientifique ignorante des *rythmes* naturels, sociaux et individuels. Nous essaierons d'investir notre intuition essentielle qu'il y a beaucoup à apprendre des différents rythmes et que leur pluralité relaie une expérience augmentée de l'être citoyen (pensons à la neige qui nous rappelle l'importance des saisons dans notre vécu de l'espace) aussi bien que de l'être ensemble (rituel qui fait qu'un jour est différent d'un autre jour) en jouant sur les alternances plus que sur les répétitions monotones. De plus, la notion de *rythme* permet de dépasser la dichotomie *vitesse/lenteur* en affirmant que chaque chose a son temps propre et que la lenteur ne peut se penser sans la vitesse. Des villes lentes nous poursuivrons la réflexion en essayant tout d'abord de bien saisir ce qui est en jeu à travers la dualité vitesse/lenteur. Nous verrons que, ce que cette dualité interroge, c'est la *qualité de notre présence au lieu*. Être ici *et* ailleurs n'est pas être *d'ici* et *d'ailleurs*, qui souligne la consistance d'une présence entière qui se vit comme une *identité narrative* à travers sa provenance et sa destination. Puis, nous verrons que la question essentielle posée par les villes lentes est la vieille question philosophique de la synthèse. Si notre expérience de l'espace urbain est marquée par la vitesse, par le flux quantitatif ininterrompu d'informations, d'échanges, de sollicitations, comment la conscience synthétise-t-elle ces données pour en faire une expérience consistante et qualitative ? Comment faire de cette intensité de stimuli une expérience riche de sens, et finalement un récit ?

LES TEMPS DE PAUSE

Le choix du temps de pause et non, par exemple de la temporalité ou du quotidien urbain, est-il le prétexte pour un nouvel éloge de la lenteur ? Il signifie d'abord et avant tout une réflexion, une reprise réflexive de la dichotomie vitesse/lenteur, une suspension du flux comme de toute réaction précipitée. Réfléchir sur les temps de pause c'est avant tout prendre le temps de l'analyse.

À première vue, le temps de pause s'oppose au temps de travail. La répartition de ces différentes temporalités fait l'objet d'un débat acerbe depuis toujours comme le montre la résurgence du débat sur les 35 heures ou encore sur l'âge de départ à la retraite. Mais rester dans cette dualité nous masque l'essentiel. Tout d'abord, le débat porte essentiellement sur la durée de ces deux temps et donc sur une approche quantitative ; le temps de loisir venant succéder au temps de travail. Or, l'enjeu est bien la qualité de ces deux temps, de quoi ils sont faits, de quelle expérience

ils sont l'occasion. La tonalité qualitative de ces deux moments qui rythment notre vie est biaisée dès lors que l'on reste prisonnier de cette dualité : si l'on privilégie le travail en tant qu'action sur le monde alors le temps de pause sera un temps mort et inutile. Le temps libre nous donne le vertige, la peur du vide.

Aussi, notre approche sera attentive à la *dualité interne* qui scande les temps de pause. Le temps de pause n'est pas seulement un temps où l'on ne fait rien. L'étymologie du mot «loisir» le souligne bien. La *skholè* grecque est le temps de la formation de soi, le temps d'un apprentissage du monde, c'est un temps de travail qui laisse le travail du temps se faire. Le dynamisme de cette dualité interne est ce qui fait la qualité d'un certain temps. Le temps de pause sera donc fait de repos et de travail sur soi, de temps à soi et de temps pour soi, de temps chez soi et de temps avec les autres. Réfléchir sur les temps de pause dans l'espace urbain c'est essayer de redonner de la valeur au temps libre comme temps non-contraint et choisi.

Or, la question essentielle du temps à soi dans l'espace urbain est celle de savoir s'il s'agit réellement d'un temps libre. La prolifération des publicités, des flux d'informations (journaux gratuits) et des espaces dédiés à la consommation posent la question de la présence à soi pendant nos temps de pause. Notre attention est captée, arrachée, extorquée. Or, le flux est subi et ne donne pas *lieu* à une expérience consistante. Il ne s'agit pas de construire mais de recevoir sans cesse des appels à consommer, que ce soit des images, des informations ou bien des produits, quels que soient leurs contenus. Sommes-nous encore acteurs de nos temps libres? Ce surplus d'information qui n'est pas transformé en expérience nous fait vivre le temps comme une actualité permanente que nous n'actualisons plus, et ainsi nous plonge dans un temps rétréci, instantané, qui ne se nourrit plus d'un espace d'expérience et qui ne construit plus d'horizon d'attente. Un projet avorté voulait interdire le téléphone portable dans l'espace public. Mesure extrême qui pose cependant la question de la qualité de notre présence dans l'espace public. Si nous sommes ici et ailleurs, et si notre attention est sans cesse sollicitée, quelle présence pouvons-nous accorder à nous-mêmes et aux autres ? Comment s'approprier l'espace public si nous sommes absents à nous-mêmes, que nous soyons ailleurs ou bien repliés en nous-mêmes pour se défendre de ces sollicitations ?

L'espace urbain devient lui-même un cadre virtuel et non plus un cadre de vie. En effet, notre expérience du sensible devient celle d'une pure réception. Ceci a pour conséquence que notre rapport à l'espace est anesthésié. Nous subissons des stimulations sensorielles sans être capable de leur donner du sens. Nous sommes contraints de renoncer à investir le flux permanent, aussi toutes les stimulations finissent par se valoir et ne peuvent devenir de réelles sensations. Il y a une réception mais plus aucun travail sur ce qui est reçu. Ce qui se joue ici c'est de réinterroger la valeur

de notre temps libre comme temps de réappropriation de notre espace de vie à travers une production d'images et de symboles.

L'enjeu des temps de pause est donc celui aussi bien de la qualité de notre présence au monde que de la valeur de l'espace urbain. Les temps de pause sont-ils ceux d'un apprentissage, d'un travail sur l'espace urbain, d'une appropriation d'un lieu ?

LA PART-DIEU

La Part-Dieu est un quartier, dont la création et l'aménagement, « rend compte d'une pratique du projet d'aménagement contingente d'un jeu de système d'acteurs et non pas d'un système théorique de l'organisation de l'espace urbain » témoigne l'urbaniste en chef de l'opération². Au début de l'opération (1958-64), le plan de la Part-Dieu prévoit essentiellement un quartier résidentiel avec des barres d'immeubles, des espaces verts, voiries et stationnements. Le projet évolue rapidement cependant et la construction de bureaux et de bâtiments dédiés à la culture est prévue, alors que la gare est envisagée en périphérie proche. Dès 1963, avec le nouveau statut de métropole régionale dont jouit Lyon, le projet prend une dimension plus ambitieuse et s'ouvre vers l'extérieur avec l'implantation d'un grand centre directionnel. Centre d'affaires, centre culturel et cité administrative prennent alors le pas sur l'habitat qui demeure cependant présent. Les transports en commun sont alors favorisés au sein de ce projet mixte (Plan masse). Pourtant l'arrivée d'un nouvel acteur va modifier la donne. La Société des Centres Commerciaux va proposer d'élargir la fonction commerciale du projet par l'implantation d'un centre commercial de 120 000 m² au lieu des 50 000 m² prévus au départ. Ce projet, en contradiction avec la forme urbaine de départ est validé par les élus par souci de rentabilité économique. Les parkings se multiplient, la dalle est rehaussée, les projets de musée et de théâtre sont abandonnés (le centre culturel n'en sera pas un) sous l'impulsion d'un nouveau jeu d'acteurs tournant essentiellement autour du centre commercial et qui obtiendront la construction d'une gare de grandes lignes. D'un projet mixte, multifonction, de proximité (priviliégiant l'habitat), la Part-Dieu devient un espace de flux délocalisé privilégiant une logique commerciale et économique.

² A. BOUTAUD, *Le développement durable : penser le changement ou changer le pansement ?*, Thèse de doctorat en Sciences de la Terre et de l'environnement, Ecole des Mines de Saint-Etienne et Université Jean Monnet, Saint-Etienne, 2004, p. 112-113

Nous voyons donc que la Part-Dieu relève davantage d'un jeu contingent d'acteurs, d'un concours de circonstances que d'un véritable projet soutenu et abouti. Il en résulte que les bâtiments sont très différents et ne s'accordent pas réellement entre eux. Il s'agit d'une architecture qui n'est plus à la mode : massive (barres d'habitation Moncey nord, tours...) et très minérale (auditorium, bibliothèque). Le fait que l'espace soit dédié au passage (gare SNCF), à la consommation et au travail plonge le quartier dans un mono-rythme fait de vitesse (on court) et calqué sur les heures d'ouvertures (essentiellement diurnes).

Cependant le quartier donne lieu à une mixité d'offres : les récits publicitaires et le centre commercial viennent concurrencer la bibliothèque, lieu de mémoire et de lecture. Les grands axes de transports contrastent avec les vélos et les piétons, les espaces de flux (centre commercial, gare et tours de bureaux) contrastent avec les espaces invitant à la pause (parcs, auditorium et bibliothèque). Si bien que la Part-Dieu concentre à elle seule des rythmiques différentes (lenteur/vitesse, mouvement/arrêt) ainsi qu'une variété d'expériences (lecture, musique, consommation, flânerie, travail). Les études réalisées soulignent néanmoins un paradoxe que nous ambitionnons d'expliquer : on vit beaucoup de choses à la Part-Dieu, mais rien ne marque ou ne demeure sous forme de traces mémorielles et de récits. Les témoignages révèlent un manque d'attachement du quartier. Il semble vieillir sans ses habitants. Il s'agit d'un espace qui n'est pas approprié par ses utilisateurs et que l'on traverse sans voir. Le quartier évolue sans cesse comme en témoigne l'ambitieux projet de gratte-ciel, ce qui le plonge dans une dynamique temporelle, sans assise dans le passé et sans cesse tournée vers le futur.

C'est ici qu'intervient le rôle des urbanistes : si les architectes créent des événements, des lieux singuliers, des points de repères, les urbanistes doivent rendre ces événements signifiants en les reliant par un récit aussi bien temporel que spatial. Les urbanistes sont des narrateurs.

Pourquoi aborder ce quartier par le prisme des temps de pause ? C'est affronter le problème de la non appropriation de l'espace et réaffirmer la valeur du temps libre, du temps à soi pour tisser des liens avec l'espace urbain et en faire un *lieu* de présence, qui ne soit ni indifférent, ni aliénant, mais accueillant. Un *quartier* au sens fort.

Comment s'approprier un tel quartier ? Tout d'abord en redécouvrant l'espace, en le parcourant attentivement pour en saisir tout le potentiel. Ensuite en créant du temps libre et partagé qui invite à une participation active, à une saisie réflexive de l'événement, qui devient alors non plus ce qui passe, mais ce qui a *lieu*. Enfin, en traitant la mémoire et en stimulant les récits et les empreintes signalant le travail du temps.

I. L'ESPACE DE LA PART-DIEU : UN ÉTRANGE «QUARTIER»

I.1 UN «QUARTIER» ?

Notre hypothèse de départ est que le quartier est un des cadres fondamentaux de l'habiter et qu'il participe d'une «identité narrative», concept forgé par Paul Ricœur.

En effet Ricœur observe que le temps est la source d'une aporie pour la pensée. Soit le temps désigne le temps objectif (cosmologique) qui nous ignore, soit il désigne le temps subjectif (phénoménologique) qui nous plonge dans l'illusion d'un temps immanent au sujet. Pour faire travailler cette aporie et la réduire Ricœur convoque un tiers-temps qu'est le temps historique. Les histoires que l'homme raconte lui permettent de configurer son expérience dans le temps en articulant dans une trame narrative différentes temporalités³. Ces récits se nourrissent et assemblent entre elles les différentes temporalités, individuelles, collectives et cosmiques et fournissent ainsi un cadre herméneutique dans lequel s'interpréter et se comprendre.

Il en résulte toute une vision de l'identité personnelle et collective. Pour se dire dans le temps, en abandonnant l'illusion que l'on serait toujours le même sans perdre de vue la cohérence d'une vie, Ricœur propose le concept d' «identité narrative»⁴. Dire «je» c'est toujours raconter son histoire personnelle sur fond d'une histoire collective et naturelle. L'identité trouve son lieu d'expression dans un récit de vie. Notre hypothèse est que cette identité trouve à se dire également dans des cadres spatiaux, dont le quartier est une figure essentielle.

En effet, on dit le « quartier » de la Part-Dieu, on le dit sans y penser. Mais qu'est-ce qu'un quartier ? On peut tout d'abord le définir par un périmètre délimité arbitrairement par des immeubles, une limite naturelle ou encore une route. Mais qu'est-ce qu'un quartier pour le sujet qui le reconnaît comme tel, convoquant davantage une carte mentale que géographique, convoquant moins les repères géométriques qu'une orientation existentielle? Est-ce un état de fait ou bien un devenir, une construction symbolique, un travail entre soi et l'espace ? Le quartier est d'abord ce qui reçoit un nom, qui nomme et ainsi délimite un espace fait de différents lieux formant un tout homogène. Écoutons ce que Pierre Mayol nous en dit dans le livre de Michel de Certeau, *L'invention*

³ P. RICOEUR, *Temps et récit*, III, «Le temps raconté», Paris, Editions du seuil, 1985

⁴ P. RICOEUR, *Ibid*, p.352

du quotidien, tome 2, habiter, cuisiner : « Le quartier est une notion dynamique, nécessitant un apprentissage progressif qui s'accroît par la répétition de l'engagement du corps de l'usager dans l'espace public jusqu'à y exercer une appropriation ».⁵ Le quartier n'est pas un état de fait, une réalité physique mais bien plutôt une construction nécessitant le travail du temps. Le terme d'apprentissage souligne le caractère actif de ce travail. Il ne s'agit pas de laisser faire le temps mais de séjourner, de fréquenter régulièrement un espace pour se l'approprier. Il est intéressant ici que l'engagement soit corporel. Un espace se transforme en quartier après une nécessaire expérience sensible de celui-ci, expérience des sens et du mouvement dans l'espace.

L'expérience sensorielle qui découvre l'espace nourrit un entrelacs du narratif et des lieux. En effet, la répétition de l'engagement, le rythme des retours et des départs construisent une poétique du quartier qui emprunte son vocabulaire à la fois à l'espace intime et à l'espace du dehors. On s'y oriente facilement, on y connaît tous les coins, on y a ses habitudes, ses chemins privilégiés, on y flâne, on s'y détend ... On y est presque chez soi. Il est un tiers-espace entre l'intime et l'inconnu. C'est le « moyen terme d'une dialectique existentielle entre le dehors et le dedans »⁶. Il ne s'agit pas forcément de l'espace le plus proche de son domicile. On peut élire d'autres quartiers comme tiers-espaces. Ce qui le caractérise le plus c'est le temps que l'on y passe. On fréquente certains lieux, on flâne, on s'attarde, autant d'expressions qui soulignent la gratuité dans l'usage de son temps. Par le temps consacré et donné, le sujet s'approprie l'espace qui devient le lieu d'une reconnaissance et d'une histoire personnelle et collective. Le quartier est donc un cadre spatial dans lequel l'individu apprend à se comprendre. Il est le relais spatial d'une identité narrative qui fait de l'expérience dans le temps une expansion donnant de l'épaisseur au vécu et non pas simplement une extension impersonnelle ou une simple chronologie. « Par les histoires, les lieux deviennent habitables »⁷ parce qu'ils deviennent une partie de notre histoire personnelle.

« Par contraste, le rapport qui lie l'habitat au lieu de travail est, le plus souvent, marqué par la nécessité d'une coercition spatio-temporelle qui exige de parcourir le maximum de distance dans le minimum de temps : « On saute du lit, on déjeune sur le pouce, on arrive pile à l'heure ».⁸ Le lieu de travail est marqué par un souci d'éviter les temps morts, les temps d'attente inutiles. On ne s'y attarde pas, on n'emprunte pas d'autres chemins que les raccourcis, on n'explore pas l'espace. Aussi l'espace ne reçoit aucune densité existentielle, ces lieux restant indifférents et inertes. On les traverse sur le mode de l'absence, de l'inattention, de l'indifférence et non pas de l'engagement.

⁵ M. de CERTEAU, *L'invention du quotidien, 2, «Habiter, cuisiner»*, Paris, Gallimard, 1990, p. 20

⁶ *Ibid*

⁷ *Ibid*, p. 203

⁸ *Ibid*, p. 23

Nous conserverons cette notion de « coercition-temporelle » pour analyser les relations que les usagers entretiennent avec le quartier de la Part-Dieu.

I.II LA PART-DIEU : UN ESPACE INAPPROPRIÉ SOUMIS À UNE COERCITION SPATIO-TEMPORELLE : UN ESPACE QUE L'ON NE PARCOURT PAS

Qu'en est-il de la Part-Dieu ? Pour découvrir sur quel mode l'espace de la Part-Dieu est vécu par ses utilisateurs, nous utiliserons essentiellement le résultat de notre enquête-terrain réalisée en janvier 2011 en étant particulièrement attentif aux mots utilisés par les personnes interrogées pour décrire la Part-Dieu (voir annexe).

Il ressort de cette étude que la Part-Dieu est soumise à une coercition spatio-temporelle. L'espace n'est plus qu'une variable du temps, n'existe plus qu'en fonction du temps qu'il faut pour le traverser. Le temps passé à la Part-Dieu est vécu sur un mode chronologique et instrumental qui ne s'intègre pas dans un récit de vie. La Part-Dieu n'est pas intégrée à l'identité narrative de ses utilisateurs. Nous retiendrons deux causes à cette coercition et à cette non intégration de la Part-Dieu dans un récit de vie : il s'agit d'un quartier décontextualisé (la part-Dieu dans le temps) et désensualisé (le vécu du temps à la Part-Dieu).

Tout d'abord, la Part-Dieu apparaît comme un espace anachronique. Le premier signe de cela est le contenu du nom «Part-Dieu». De quoi la Part-Dieu est-il le nom ? Notre questionnaire consistait à interroger des personnes faisant une pause dans le quartier. Dès la présentation de notre étude, les gens nous demandaient de préciser : « Que désignez-vous par la Part-Dieu ? La gare ? Le centre commercial ? » Dans leur esprit la Part-Dieu n'est pas un quartier mais désigne le nom d'un ou plusieurs bâtiments non reliés entre eux. Aussi la Part-Dieu est-il un quartier qui a vieilli tout seul, sans que ses habitants ou ses usagers ne se l'approprient de sorte qu'ils ne savent pas dire spontanément ce que la Part-Dieu désigne. Leur méconnaissance du quartier est flagrante et souligne qu'ils ne s'y aventurent pas, qu'ils ne souhaitent pas le parcourir. Le symbole de ce rejet du quartier est son architecture des années 70, massive et minérale, qui n'est plus appréciée, rejetée au profit de plus de légèreté et de verdure. Le cadre du quartier, ses repères spatiaux sont vécus comme démodés.

Aussi l'espace est-il instrumentalisé par les usagers, ils se rendent dans un lieu précis et repartent une fois leurs tâches terminées. Les individus ont l'impression de vivre dans un espace « mort » dans lequel les bâtiments ne nous parlent pas. Ainsi les traces mémorielles font défaut et

les gens n'ont aucun souvenir à raconter qui soit en lien avec la Part-Dieu. La Part-Dieu ne constitue pas ainsi un « espace d'expérience »⁹ dans lequel se comprendre. Le concept d'expérience que Ricœur emploie se dit en allemand *Erfahrung*, et a le sens d'un apprentissage des choses, d'une traversée (le mot anglais *ferry* a la même racine), d'une endurance au cours de laquelle l'étrange devient plus familier. Or c'est cet apprentissage des lieux, cette fréquentation assidue d'un espace qui manque à la Part-Dieu. Les individus interrogés s'y sentent rejetés.

De même, la transformation perpétuelle du quartier, les projets visant à agrandir la surface des bureaux et les dimensions de la gare plongent le quartier dans un futur qui ne se nourrit pas du passé. Le futur, les projets, ne font sens que s'ils ne sont contextualisés dans un vécu, dans une mémoire, dans un récit. Or c'est justement cette intégration qui perd son sens à la Part-Dieu. L'absence de traces mémorielles - pas d'événements vécus, sensation de vide après une journée passée dans ce quartier - et le sentiment de stress - espace sans cesse en mouvement, qui semble se transformer - sont typiques d'un vécu du temps sur le mode « bref-bref » qu'analyse H. Rosa dans son livre sur l'accélération du temps, « riche en vécus immédiats et pauvre en expérience »¹⁰, de sorte que le temps semble passer à toute vitesse sans laisser de trace mémorielle. Ce vécu du temps relaie une identité qui n'est plus narrative mais « situative », sans cesse obligée de se redéfinir et qui ne peut plus compter sur les cadres traditionnels du récit (histoire et projet), le passé s'effaçant instantanément et le futur devenant sans cesse plus improbable. Pourquoi la Part-Dieu n'est-elle pas intégrée dans le temps raconté d'une identité narrative ?

Puisqu'un quartier est le fruit d'une expérience qui se nourrit de l'engagement du corps dans l'espace il nous faut analyser la Part-Dieu comme espace sensible.

L'étude montre que l'expérience sensorielle de la Part-Dieu est vécue sur le mode de l'excès : « trop de monde », « trop de bruit », « trop de béton », « odeur très forte ». Traverser la Part-Dieu implique de vivre des « chocs » sensoriels, un excès qui dérange, qui mène au repli sur soi. Ces chocs sensoriels finissent par nous faire vivre une expérience désensibilisée de l'espace.

Rosa convoque les descriptions de W. Benjamin sur la ville moderne. « W. Benjamin diagnostique une progressive perte d'expérience dans la société moderne, qui provient de l'incapacité des sujets à transformer les chocs du vécu quotidien en authentique expérience

⁹ P. RICOEUR, *op. cit.*, p. 302

¹⁰ H. ROSA, *Accélération. Une critique sociale du temps*, trad. D. Franck, Paris, Editions La Découverte, 2010, p. 180

». ¹¹[sdfootnote11sym](#) Il n'y a pas d'apprentissage des choses parce que la conscience ne peut synthétiser ses vécus. Les usagers de la Part-Dieu, acculés de chocs sensoriels, sont incapables de donner du sens à leurs sensations. Cette expérience ressentie ne sert plus une poésie du quartier et n'alimente plus d'histoires permettant d'entrelacer le vécu personnel et le bâti.

La Part-Dieu rend absent ses usagers et leur fait vivre une expérience de l'anonymat et du repli sur soi, empêchant ainsi une appropriation active du quartier.

I.III LES QUALITÉS DES TEMPS DE PAUSE À LA PART-DIEU ET L'ABSENCE D'APPROPRIATION DE L'ESPACE URBAIN.

Si le temps de pause est le temps de l'appropriation d'un espace urbain, appropriation qui passe par les histoires que nous racontons qui rendent les lieux habitables et leur donnent une densité existentielle, il s'agit d'interroger la qualité de ces temps à la Part-Dieu.

Il ressort de notre étude qu'un temps de pause est un temps libre, un temps pour soi, sans stress où l'on cesse de courir et de s'agiter. Pourtant quand on leur demande ce qu'il désirerait faire ou vivre pendant leur temps de pause, la majorité des personnes interrogées répond qu'elle souhaiterait vivre un moment convivial, une activité artistique partagée avec d'autres. Il y a la volonté que le temps de pause se transforme en temps social et en temps de loisir.

Le temps de pause permet de lutter contre le devenir-flux et le devenir-impersonnel que l'espace de la Part-Dieu nous fait vivre. Un temps de pause de qualité signifie « moins de monde », « moins de bruit », « plus de verdure »... Il s'agit d'un temps où l'on serait disponible à soi et aux autres, temps de la fréquentation et non plus de l'expérience du « choc ». La foule qui souligne un rapport anonyme à l'autre serait, dans un monde rêvé, remplacée par des relations de « voisinage », de « discussion », lors d'événements partagés qui seraient autant de rituels rythmant la vie sociale et permettant de sortir de la cadence imposée. Il est sensible dans les réponses des usagers que le temps libre est imaginé comme une suspension du rapport purement instrumental à l'espace, un temps pour s'approprier son cadre de vie, ce qui suppose un rapport actif de l'individu qui travaille l'espace urbain, qui met des mots sur ses sensations et dédouble l'espace physique d'un espace imaginé.

¹¹ H. ROSA, *Ibid*, p. 179

Or qu'en est-il à la Part-Dieu ? Le temps de pause y est-il un temps libre, un temps pour soi ? Les deux lieux qui phagocytent le quartier, à savoir la gare et le centre commercial, semblent indiquer le contraire. Notre attention y est sans cesse captée par des informations (journaux gratuits, publicités, écrans sur le centre commercial), et des sollicitations (à acheter, à donner de l'argent). Nous répondons à ces sollicitations par un repli sur soi : on reçoit sans cesse et l'on renonce à intégrer ce que l'on reçoit dans une trame narrative signifiante. L'exemple des informations, matérialisées par l'écran publicitaire et informationnel placé sur la façade du centre commercial est parlant. Le but du flux d'information est d'être sans cesse actualisé, le nouveau primant sur le contenu. De sorte que l'on n'a plus le temps de se ressaisir de ces informations. Cette nouvelle forme d'événementialisation analysée par le philosophe Bernard Stiegler¹² occulte le travail du temps comme travail narratif : l'individu devient un simple consommateur et non plus un producteur d'images et de symboles.

C'est peut-être pour cela qu'il y a un manque d'attachement au quartier par les usagers.

Tout se passe à la Part-Dieu comme si le travail du temps avait été occulté au profit de l'usure du temps. Or la différence est grande. Le travail du temps qui désigne l'engagement affectif et corporel dans l'espace urbain relaie une poétique de l'espace qui transforme les espaces impersonnels en lieux-dits, en lieux racontés, récits dans lesquels s'entrelacent le biographique et le bâti. Le travail du temps dit le temps au service de l'espace. En revanche l'usure du temps souligne l'épuisement de ces récits, plonge les pierres dans l'oubli et participe de la transformation de l'espace en variable du temps. La vitesse de transformation du monde participe de ce temps usé, qui n'est plus travaillé et raconté.

II. LA REDÉCOUVERTE DE L'ESPACE : UNE EXPÉRIENCE SENSIBLE COMME SUPPORT POSSIBLE À UNE RÉAPPROPRIATION.

II.1 PETITE PHÉNOMÉNOLOGIE DE LA PART-DIEU.

Dans la mesure où l'espace de la Part-Dieu est vécu sur le mode de l'indifférence, de la vitesse ou bien de l'ennui, il s'agira d'essayer de redécouvrir un potentiel sensible au cœur même de

¹² B. STIEGLER, *La technique et le temps*, 2, la désorientation, Paris, Editions Galilée, 1996. Voir notamment p. 143

ce quartier, en sortant d'un rapport instrumental au temps et à l'espace pour laisser surgir un nouveau lieu de vie. Il s'agira donc de fréquenter le quartier pour qu'en naisse une nouvelle vision.

Notre approche consistera à établir un autre mode de « contact » avec l'espace en s'ouvrant à lui. Se rendre présent à l'espace non pas en l'objectivant mais en le vivant de l'intérieur, en l'éprouvant. « Dans le sentir, le vivant se vit soi *et* le monde, soi *dans* le monde, et soi *avec* le monde »¹³. Les conjonctions marquent cette suspension et affirment une relation active avec l'espace qui nous entoure et le bâti qui le constitue. « Vivre la Part-Dieu de l'intérieur et non plus en extériorité » : cette approche nous a été suggérée par Pascale Simard qui est soucieuse de faire de la Part-Dieu un lieu d'existence, suivant en cela le mot d'ordre de Maldiney. Cette approche que l'on peut qualifier de sensible s'oppose généralement à l'approche fonctionnelle dont le mot d'ordre est que la « forme doit suivre la fonction » (Louis Sullivan). Cette pensée de l'architecture veut que la forme des bâtiments exprime leur fonction dans un souci d'une lecture facilitée de l'espace urbain. Cependant nous avons vu avec l'exemple de la Part-Dieu que découper l'existence en un nombre de fonctions trouvant leur relais dans autant de bâtiments n'est pas suffisant pour créer un lieu de vie. Suspendre cette symétrie entre la forme et la fonction permettra de faire surgir de nouvelles expressions et de lire différemment l'espace urbain.

La méthodologie sera celle du flâneur¹⁴. La figure du flâneur est intéressante non pas par son image de dandy désinvolte mais plutôt par son utilisation du temps. En effet, celui-ci a du temps libre, et il veut rester acteur de son temps. Il l'utilise à marcher, à traverser un espace et parfois à s'y arrêter. Il va à son propre rythme. La flânerie méthodologique consistera à décrire finement les sensations éprouvées pendant cette marche et ces arrêts, à rompre l'attitude instrumentale qui saisit l'espace en extériorité et à mesurer l'espace de son pas et de son corps.

Carine Pradelles a bien voulu se livrer à cette expérience. Elle a réalisé une marche urbaine, empruntant le parcours de son choix (une marche d'est en ouest, de la Place de Francfort au Boulevard Garibaldi), en notant ses impressions au fur et à mesure. Nous proposons ici des extraits commentés de *son* expérience.

L'ARRIVÉE

Place de Francfort. « Deux piliers de forme octogonale en granit rouge se dressent sur la façade d'un bâtiment accueillant. Une minéralité qui nous parle d'ailleurs. Jouxant le bâtiment, un

¹³ H. MALDINEY, *Penser l'homme et la folie*, Grenoble, Editions Jérôme million, 2007, «La dimension du contact», p. 139

¹⁴ Figure analysée par W. BENJAMIN

jardin se déploie à l'angle de deux rues. À droite, de sombres sapins bordent le chemin. À gauche l'espace est dégagé, un pré sans ses animaux pâturent. À l'extrémité du parc, des bambous bruissants, ferment le lieu. Une minéralité indienne et l'étrangeté d'une botanique sans frontières invitent au voyage, de la forêt Noire au continent asiatique ».

Ce n'est pas tant les images utilisées, images propres à chacun, que l'activité de l'imagination qui est remarquable ici. La matière d'un bâtiment devient parlante dès lors qu'elle est prise dans un jeu de l'imagination. L'espace physique est redoublé d'un espace rêvé. Ainsi, l'espace devient-il un lieu « fermé », identifié, mais qui n'enferme pas. L'imagination permet la transformation d'un espace en un « lieu-dit », un lieu raconté qui reçoit une densité augmentant notre présence au lieu et créant une orientation en propre.

LA GARE

« Des gens pressés entrent et sortent, la marche en est ralentie, hésitante. L'autre devient « objet » à ne pas heurter. L'horizon est obstrué d'informations, ai-je le temps de les lire ? Les plafonds bas empêchent toutes tentatives d'échapper à la cadence infernale des pancartes et des tableaux lumineux qui se succèdent. »

L'activité de l'imagination est mise à mal ici dans cet espace fermé et plein d'informations qui mettent l'accent sur la réception d'image plus que sur sa production. L'attention est sans cesse captée et dépossédée de son temps libre. Comme l'espace physique, l'imagination se sent compressée et affaiblie. Le psychisme lutte contre son devenir-flux, contre son devenir impersonnel et sa marche en cadence. La gare n'est pas un lieu d'échange ni avec l'autre ni avec l'espace qui nous entoure. Il s'agit de vite la traverser pour respirer à nouveau.

PASSAGE ENTRE LE CENTRE COMMERCIAL ET LA DALLE

« Mon attention est sans cesse captée par la publicité, l'espace fourmille, l'autre redevient un obstacle à éviter, les entrées et sorties des magasins expriment une certaine frénésie de la consommation. L'espace est rempli, il en devient étouffant. Entrer dans son monde, se replier pour se protéger, sortir, vite. Une pancarte indique « Les Terrasses » et déjà tout un univers s'annonce et le cœur se réjouit. Une dernière plongée en apnée et je sors : un espace aéré, suspendu, des bancs et des tables, des aménagements fleuris, du vent. C'est le soir et un attroupement de travailleurs s'est créé au pied de la tour qui devient rougeoyante avec le soleil descendant. Un espace ! Je marche un peu et m'arrête devant des lignes de béton qui serpentent, je les parcours du regard et ressens le surgissement d'un rythme ».

Nous avons ici un bel exemple d'un lieu-dit, d'un lieu qui surgit lors d'un trajet personnel, et qui devient dès lors un lieu d'existence. L'exclamation « un espace ! » marque cet événement, cette ouverture à quelque chose que l'on n'avait jamais remarquée. S'exclamer ainsi, tel est le but de cette expérience. On peut ressentir trois rythmes ici, trois rythmes différents intégrés en quelque sorte par l'architecture¹⁵ et qui participent de notre expérience du lieu. Tout d'abord, les rythmes corporels, l'étouffement du centre commercial se transforme en apnée, en diastole prolongée qui prépare une systole effective avec l'arrivée sur les terrasses. Le parcours est rythmé par l'étroit et l'ouvert. Le rassemblement des salariés devant la tour souligne l'importance des rythmes sociaux et leur prise en compte dans l'architecture. Le hall des tours est très important et on pense à celui inexistant de la « Tour Oxygène » qui la referme sur elle-même. Enfin les rythmes de la nature sont intégrés à travers l'orientation de la tour qui change de couleur comme pour nous rendre présents les différents moments du jour.

Fernand Braudel analyse trois dimensions du récit que les hommes produisent pour se dire dans le temps.¹⁶ La biographie (histoire événementielle, temps cours de la vie individuelle) s'inscrit dans une histoire plus longue, celle de l'époque, et dans un temps quasi immobile, celui de la nature et de la géologie. Ces trois dimensions donnent une profondeur au récit et assurent la fonction de cadres temporels de l'existence. Cette intégration de plusieurs dimensions n'est-elle pas aussi la tâche de l'architecte, intégrant dans le bâti les rythmes individuels, collectifs et cosmiques ? Ainsi les cadres temporels de nos existences se redoublent d'un relais spatial et les lettres qui composent les récits se dédoublent des pierres qui forment le bâti.

Nous pensons ici à l'importance du calendrier dans l'institution d'un temps individuel et social sur fond d'un temps naturel.¹⁷ En effet le calendrier est un objet qui permet cette intégration des différentes temporalités dans une histoire individuelle. Le calendrier rassemble le temps de la biographie (les prénoms, les anniversaires), le temps des grands rites collectifs (jours fériés) sur fond de l'astronomie et du temps cosmique. Nous reviendrons dans la partie III sur la nécessaire institution d'un calendrier urbain rassemblant ces trois temps et constituant le support d'une appropriation narrative des lieux.

Cette petite phénoménologie nous révèle qu'une relation existentielle avec ce quartier est possible pour celui qui veut bien y prêter attention. Si l'espace physique est déjà là, est déjà fait, son

¹⁵ Voir C. YOUNES et M. MANGEMATIN, «rythme architectural, urbain et paysager» in C. YOUNES (dir.) *Henri Maldiney. Philosophie, art et existence*, Paris, Les Editions du Cerf, 2007, notamment p. 161

¹⁶ F. BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 3 tomes, Paris, Armand Colin, 1990.

¹⁷ Voir P. RICOEUR, *Temps et récit*, III, «Le temps raconté», Paris, Editions du Seuil, 1985, p. 153-160

appropriation ne peut se passer des sens qui l'investissent pour en faire un lieu. Il s'agit ici d'une expérience individuelle qui nous a révélée le potentiel sensible du quartier. Mais qu'est-ce qui fait dans les pierres de la Part-Dieu appel à récit ?

II.II UN ESPACE TACTILE : DE LA MATIÈRE À RÉCIT ET À DISCUSSION ?

« Habiter n'est pas être loger dans ... n'est pas être inséré ... Habiter un espace, c'est être présent à lui et y être présent à soi-hors de soi-même. »¹⁸[sdfootnote18sym](#) Le rapport d'un lieu au sujet qui l'habite n'est pas un rapport de contenant/contenu. Le lieu n'est pas un espace préfabriqué, tout fait, où il suffirait d'aller, mais un espace à faire, à travailler par la fréquentation du bâti. Y être est une tâche et non un fait. Être présent à soi-hors de soi-même accomplit un mouvement dynamique qui nous place auprès des choses dans une attention qui stimule une dialectique du bâti et des images que nous produisons. Le lieu surgit de cette dialectique.

Nous retrouvons ici deux expériences du regard qui sont deux façons d'être présent à l'espace urbain. Le regard désigne d'abord et le plus souvent une mise à distance du réel, une objectivation des choses qui nous place loin d'elle. Ce regard est le paradigme de l'expérience esthétique du paysage. Un espace optique face auquel la perception est passive, éloignée et contemplative. L'étymologie du mot « regard » nous oriente cependant vers une autre voie. *To see* en anglais ou encore *sehen* en allemand renvoie au latin *sequi*, signifiant « suivre ».¹⁹ La fonction du regard n'est pas seulement de mettre à distance les choses mais également de les suivre des yeux.

N'y-a-t-il pas ici matière à une nouvelle lecture de l'espace urbain qui n'emprunterait pas uniquement son langage au chiffrage mathématique ? Le regard en suivant des yeux les formes des bâtiments, en parcourant les ouverts, les fermetures, les horizontaux, les verticales découvre une nouvelle rythmique de l'espace.²⁰ L'art moderne a privilégié cette expérience tactile qui intègre l'homme d'une manière active à l'espace, dans un corps à corps. L'espace de la Part-Dieu nous offre-t-il des prises pour que ce regard puisse traverser et être traversé par les formes ? Notre hypothèse est que le quartier de la Part-Dieu est avant tout un espace tactile qui invite l'œil à se comporter comme la main qui touche. En effet après un parcours en groupe dans le quartier de la Part-Dieu, « à la découverte de l'espace », nous avons réalisé des photos faisant l'inventaire des façades et autres revêtements présents. Nous avons été stupéfaits par la richesse des textures différentes (« effet

¹⁸ H. MALDINEY, *Penser l'homme et la folie*, Grenoble, Editions Jérôme million, 2007, p. 120

¹⁹ M. VILLELA-PETIT, «Espace et existence dans la pensée de Maldiney», in C. YOUNES (dir.), *op. cit.*, p.46

²⁰ C. YOUNES et M. MANGEMATIN, «rythme architectural, urbain et paysager» in C. YOUNES (dir.) *Henri Maldiney. Philosophie, art et existence*, Paris, Les Editions du Cerf, 2007, notamment p. 161

peau de serpent » du silo à livres, entrelacs géométriques du centre commercial, effet écailles de la trémie, effets miroitants des façades de verre) et par l'expérience tactile qu'elles appellent. Ce qui est en jeu ici c'est l'engagement du corps à la Part-Dieu.

C. Velez dans un article sur l'espace tactile cite cette phrase d'Henri Focillon : « Surfaces, volumes, densité, pesanteur ne sont pas des phénomènes optiques. C'est entre les doigts que l'homme les connut d'abord. L'espace, il le mesure, non pas du regard, mais de sa main et de son pas (...) Sans le toucher : platitude des paysages, légers et chimériques ». ²¹ L'architecture, en jouant sur les différentes textures, sur les reliefs, sur les matières donne de la densité à l'espace. Si Focillon réfute le regard ici au profit du toucher, il faut sans doute aller plus loin. En réalité les matières de la Part-Dieu appellent un devenir tactile de l'œil, si bien qu'en parcourant et en éprouvant les densités, les volumes et les reliefs, l'œil retrouve un mouvement propre au toucher. Ainsi le regard pourra parcourir la souplesse et le rythme en spirale du parking comme s'il le touchait.

Cette intégration du corps à travers les matières rend « l'espace et le temps inséparables ». ²² Le regard ne perçoit pas d'un seul coup l'espace dans son ensemble, mais doit suivre minutieusement les mouvements de la matière, doit réaliser le même parcours pour tout découvrir. Cette façon de se mouvoir peut-elle nous émouvoir ? A quoi servent ces expériences sensibles ? Peuvent-elles nous permettre de redécouvrir des lieux, de les faire parler et de les sortir de l'oubli dans lequel nous les avons laissés ?

II.III UNE EXPÉRIENCE ESTHÉTIQUE : UNE ÉTHIQUE POUR L'URBANISTE ?

Que faire de ces expériences esthétiques, personnelles et marginales ? Quel outil ces témoignages constituent-ils pour l'urbaniste ? On pourrait dire tout d'abord que l'esthétique n'est pas une fin en soi : elle est aussi bien au service d'une éthique de l'habiter (ethos : le « séjour ») que d'une éthique de l'urbanisme (aménager un lieu de vie).

Paul Ricœur, dans un article intitulé « Architecture et narrativité » ²³, établit un parallèle intéressant pour notre étude entre l'architecture et le récit. L'architecture, l'acte de construire est à l'espace ce que le récit est au temps, à savoir une configuration, la construction d'un cadre narratif dans lequel se comprendre. Ce parallèle signifie aussi que, comme les histoires que l'on raconte et

²¹ C. VELEZ, « Des yeux aux mains : « Toucher l'espace » » in T. PAQUOT et C. YOUNES (dir.) *Géométrie, mesure du monde : Philosophie, architecture, urbain*, Paris, Editions la Découverte, 2004, p. 233

²² C. VELEZ, *Ibid*, p. 240

²³ P. RICOEUR « Architecture et narrativité », in revue *Urbanisme*, n° 303, nov./déc., 1998.

qui configurent notre vécu dans le temps s'épuisent ou s'oublient, les bâtiments peuvent ne plus nous parler. Les histoires comme le bâti sont soumises à la fatale usure du temps. Un dilemme se présente alors au narrateur : raconter de nouvelles histoires ou bien relire les anciennes, découvrir en elle des promesses inachevées, les retraduire dans un langage neuf pour les découvrir sous un nouveau jour. De même, l'urbaniste se demande que faire de ces bâtiments qui ne nous parlent plus, de ce béton que l'on voudrait plus végétal ou plus léger. Les détruire et tout reconstruire de nouveau ?

En effet Ricœur fait cette observation : on ne détruit pas seulement physiquement les choses du passé mais aussi par négligence. La négligence est le fait de laisser les choses s'user, de les oublier. Nos villes sont pleines de ces bâtiments que l'on ne comprend plus, et qui semblent appartenir à un autre temps. Cette incompréhension est-elle un prétexte nécessaire pour négliger les œuvres du passé et décider de les détruire ? Pour répondre à cela, Ricœur propose une tâche permettant de contrer l'usure naturelle du temps. Cette tâche est un « travail de mémoire » visant à sortir de l'oubli ces vestiges d'une autre époque, de les relire, et de les redécouvrir. Il faut devenir « les flâneurs de nos lieux de mémoires » nous dit-il.

N'y a-t-il pas ici les ressources pour une éthique de l'urbanisme ? Au lieu de détruire pour reconstruire peut-être s'agit-il de refaire parler les vieilles pierres en les aménageant différemment et de stimuler les récits des lieux. Dès lors ces expériences esthétiques, ces relectures sensibles de nos lieux de vie ne seraient-elles pas une façon possible de réinvestir l'espace urbain ? Enfin, puisque Ricœur emprunte à Benjamin la figure du flâneur, nous pouvons convoquer l'auteur allemand pour souligner que stimuler les récits des lieux est une tâche éthique de l'urbaniste. Les histoires permettent de prendre soin des lieux, de les préserver de l'oubli. Mais la narration a aussi une fonction sociale : « qui écoute une histoire, suggère Benjamin, forme société avec qui la raconte ; qui la lit participe lui aussi de cette société »²⁴.

Comment stimuler ces récits ? Quelles modalités pratiques pour que l'urbaniste s'empare de ces idées ?

²⁴ J.C GENS, *L'expérience vive*, Paris, PUF, 2009, p. 105

III. CRÉER DU RÉCIT : ESPACE ET NARRATIVITÉ

III.I PARTICIPER POUR SENTIR : UNE ESTHÉTIQUE RELATIONNELLE.

Les démarches participatives sont à la mode. Il y a dans l'air une sorte d'obsession de la participation. Mais ce désir a des causes ; il est une réponse à l'expérience moderne du flux. Écoutons B. Stiegler nous parlant de l'expérience moderne caractérisée par la vitesse. « Notre époque est souffrante car elle est caractérisée par le fait que les empreintes s'effacent à mesure qu'elles se produisent. Cette fluidité qui ne retient plus rien est rétentionnellement carentielle. Elle est sans cesse traversée par un flux de marchandises, d'énoncés, de sons et d'images qui devient totalement indifférent. Ceci conduit à une anesthésie générale qui n'apprend rien des événements qui ne cessent d'arriver ».²⁵ Nous ne retenons plus rien parce que nous sommes exclus de ce flux et parce que nous sommes passifs. Nous déléguons la production de nos symboles et de nos images à l'industrie audio-visuelle ou publicitaire dont nous sommes de simples consommateurs. Stiegler parle de « destruction de nos organes noétiques »²⁶ ce qui signifie que nous n'arrivons plus à donner du sens à nos sensations parce que nous avons délégué une des grandes tâches de notre culture : la production de symboles et d'images qui en forment la mémoire vive. Et cette perte de capacité à créer des récits met en péril la fonction sociale de la narration. À partir de ce constat on peut mieux comprendre la nécessité d'une démarche artistique participative. Il s'agit d'un apprentissage des sens alliant les sensations et la reprise réflexive de ce ressentir. Donner du sens à ses sensations est le fruit d'un apprentissage, d'un travail. Dans le cadre de la Part-Dieu, il s'agira de créer des événements esthétiques et participatifs visant à stimuler une relecture sensible de l'espace urbain et l'être ensemble.

Nous pensons au film de D. Pelligra mettant en scène ce voyageur qui interroge la statue du lion sur l'esplanade de la gare. Il l'interroge parce qu'elle l'interroge, elle le met en question. Ce voyageur redécouvre la fonction première d'un monument urbain : il est un rappel comme le souligne sa traduction allemande *Denkmal*, « souviens-toi » ! Un rappel qui est aussi un appel à l'interprétation, à l'interrogation de cette étrange statue. Appel que nous avons oublié en laissant cette œuvre devenir un mobilier urbain que l'on ne voit plus. Pourquoi ne pas créer un événement autour de ces œuvres (de nombreuses statues oubliées se trouvent sur la dalle), événement qui

²⁵ B. STIEGLER, *De la misère symbolique*, 2, « La catastrophe du sensible » p. 111

²⁶ *Ibid*, p. 135

serait une invitation à les réinterroger et l'occasion de réapprendre à faire communiquer le regard et l'intellect ?

Pour susciter l'étonnement, il faut organiser des événements insolites et ludiques, qui doivent cependant toujours rester motivés, sensés et contextualisés. Ils doivent se fondre dans le lieu pour devenir une partie de son histoire et favoriser ainsi une appropriation narrative de nos lieux de vie. Faire l'expérience de l'espace musical à l'auditorium, d'une lecture collective à la bibliothèque ... Il s'agit de singulariser les lieux, de leur donner du sens, de créer des histoires et de les partager pour faire de ces lieux, des lieux racontés.

III.II CRÉATEURS D'ESPACES PUBLICS

« Quelle enceinte pour cette expérience de l'esprit et de ses œuvres ? Il existe des lieux qui donnent lieu, qui ouvrent le circuit d'un don et d'un contre-don : lieu de rencontre »²⁷. Ces expériences sensorielles, pour devenir des œuvres de l'esprit, pour devenir histoires et récits, doivent trouver des relais dans des lieux publics propices à l'échange et à la discussion. « Les sorties de concert sont bavardes »²⁸ écrit Stiegler, signifiant ainsi que l'émotion reçue et perçue appelle à sa reprise langagière pour que cette expérience soit partagée avec les autres.

Aussi les espaces publics ne sont pas déjà faits, mais sont à faire. « Le sens s'exclame, s'exprime, s'extériorise. »²⁹ Le sens n'est pas préfabriqué mais est toujours à faire dans la reprise narrative de ses émotions. L'enjeu est donc la constitution d'une identité narrative et collective. En effet, une « créatrice d'espace public », Céline Dodelin, en parlant de son travail nous dit : « je me reconnais dans le terme, je suis une artiste dans la rue. Je suis dans la réappropriation de l'espace public. C'est mon matériau. Comment j'investis cet espace et comment j'invite les habitants à l'investir [...] on crée de l'espace public ensemble » (voir annexe). L'espace public ne consiste pas seulement à rassembler des gens, mais les invite à un engagement corporel et intellectuel pour se réapproprier collectivement un lieu de vie. On pense ici au travail de Sophie Dodelin (voir annexe). En nous invitant à parcourir de l'œil et du pas, à même le sol, les histoires des autres, l'artiste nous intègre dans un temps social. L'espace public se crée dans l'entrelacs des histoires.

Enfin il ne faut pas ignorer le poids que jouent l'esthétique et la configuration physique d'un espace à investir. Qu'est-ce qui fait qu'un site soit plus propice qu'un autre pour devenir un espace

²⁷ B. STIEGLER, *De la misère symbolique*, 2, « La catastrophe du sensible », p. 138

²⁸ *Ibid*, p. 66

²⁹ *Ibid*, p. 66

public ? Les places, les esplanades, les aires nous orientent vers un espace ouvert et accueillant. L'amphithéâtre, l'agora, un obélisque nous indiquent cependant que l'espace public, s'il est ouvert, reste délimité, identifiable et recueillant. La dialectique entre l'accueil et le recueil souligne une disponibilité à l'autre et à soi. L'espace devient ainsi un lieu d'échange. La dalle nous offre une telle qualité de lieu. A l'abri des voitures et de l'agitation de la rue, suspendue à six mètres du sol, la dalle nous plonge dans un espace sensoriel apaisant. Ses parcours sinueux mènent sur des aires spacieuses (amphithéâtre, pied de la tour, terrasses). La dalle est donc un territoire d'expression pour les créateurs d'espaces publics.

III.III UN NOUVEAU QUARTIER : ESPACE D'EXPERIENCE ET HORIZON D'ATTENTE. CRÉER DES REPÈRES SPATIO-TEMPORELS

Gilles Deleuze écrit dans *Répétition et différence* que « si la répétition nous rend malades, c'est aussi elle qui nous guérit »³⁰. Cette phrase distingue deux modes de la répétition, un mortifère et l'autre salvateur. Comment traduire cette phrase aujourd'hui ?

La répétition mortifère aujourd'hui serait la cadence imposée par les systèmes de management et par les technologies de l'information et de la communication qui ignorent les différents rythmes (corporels, sociaux et naturels) et provoquent des comportements de répétitions compulsifs et automatiques. La répétition est alors souvent une stratégie pour se défendre contre la nouveauté que le temps apporte, symbole d'une existence détemporalisée soumise au stress des impératifs en tous genres. Cette répétition compulsive contraste avec le jeu des différents rythmes, des retours fréquents d'événements constituant les cadres temporels de l'existence.

« Il fut un temps ... où il y avait des comptines, des refrains, des structures qui revenaient, et ce dans tous les domaines, inscrits dans l'anneau du calendrier, jalonnant la cardinalité : des ritournelles ».³¹ Ce commentaire nostalgique de Stiegler nous apprend que les repères temporels ont toujours été fait de répétition, de rituels revenant chaque année, rites nécessaires pour que les hommes aient prise sur leurs temps. Stiegler prend l'exemple d'une œuvre d'art. Ce qui fait la consistance d'une expérience c'est l'insistance que permet le temps de fréquentation. Le sens n'apparaît pas instantanément mais il est l'œuvre d'une insistance du regard qui parcourt les formes picturales.³² On peut penser la pertinence d'une telle répétition dans le cadre de l'espace urbain.

³⁰ Cité in B. STIEGLER, *Ibid*, p. 142

³¹ *Ibid*, p. 145

³² *Ibid*, p. 143

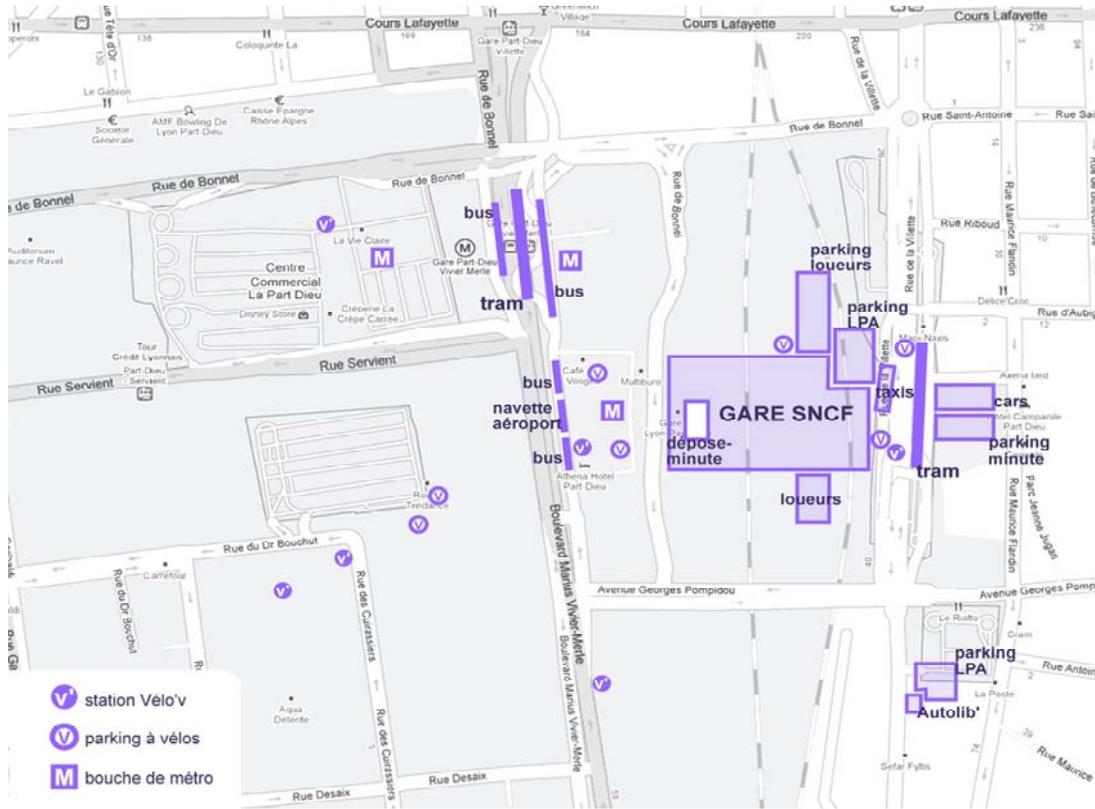
En effet, le temps de fréquentation d'un quartier, la répétition de l'engagement corporel dans l'espace urbain est essentielle pour que celui-ci devienne un espace d'expérience intégrant le vécu passé sous forme d'histoire racontée. Cette présence du passé permet d'imaginer le futur et ainsi de donner de la consistance à ses attentes et à ses souhaits, des les intégrer dans un horizon d'attente.³³ Le rôle de l'urbanisme pourrait donc être de rythmer notre expérience du temps et de l'espace, non pas en créant du sensationnel mais des événements qui reviennent et interpellent. Un calendrier urbain rassemblant les temps individuels, collectifs et naturels avec des lieux précis permettrait d'entrelacer le bâti et le récit. Ces lieux ne seraient alors pas dits pour toujours mais redits, racontés de nouveau et autrement à l'occasion d'événementiels. Les liens entre les citadins et l'espace urbain en seraient intensifiés. Dès lors la Part-Dieu deviendra peut-être un quartier.

Conclusion

Au terme de notre parcours nous espérons avoir fourni des clés aux aménageurs de l'espace public permettant d'ouvrir des alternatives au tout détruire ou au tout construire. L'approche sensible de l'espace nous donne à penser un nouvel investissement de nos lieux de vie les arrachant à l'oubli et les rendant habitables pour l'avenir. C'est donc une nouvelle façon de penser la qualité de vie dans l'espace urbain mettant l'accent sur une appropriation narrative, individuelle et collective, de nos lieux de vie.

³³ P. RICOEUR, *Temps et récit*, III, « Le temps raconté », Paris, Editions du seuil, 1985, p. 302

Plan du quartier de la Part-Dieu



BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages sur la temporalité

Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 3 tomes, Paris, Armand Colin, 1990

Jean Claude GENS, *L'expérience vive*, Paris, PUF, 2009

Henri MALDINEY, *Penser l'homme et la folie*, Grenoble, Editions Jérôme million, 2007 notamment «La dimension du contact au regard du vivant et de l'existant» p. 137-183 et «Crise et temporalité dans l'existence et la psychose» p.87-107

Paul RICOEUR, *Temps et récit, III, «Le temps raconté»*, Paris, Editions du seuil, 1985

Hartmut ROSA, *Accélération. Une critique sociale du temps*, trad. D. Franck, Paris, Editions La Découverte, 2010

Bernard STIEGLER, *La technique et le temps, tome 2, la désorientation*, Paris, Editions Galilée, 1996

De la misère symbolique, tome 2, La catastrophe du sensible, Paris, Editions Galilée, 2005

Ouvrages sur la philosophie de l'urbain

Michel de CERTEAU, *L'invention du quotidien, tome 2, «Habiter, cuisiner»*, Paris, Gallimard, 1990

Thierry PAQUOT et Chris YOUNES (dir.), *Géométrie, mesure du monde : Philosophie, architecture, urbain*, Paris, Editions la Découverte, 2004. Notamment Christina Velez, «Des yeux aux mains : toucher l'espace»

Thierry PAQUOT et Chris YOUNES (dir.), *Ethique, architecture, urbain*, Paris, Editions la Découverte, 2000

Paul RICOEUR, «Architecture et narrativité» in revue Urbanisme, n°303, nov/déc 1998

Chris YOUNES (dir.), *Henri Maldiney. Philosophie, art et existence*, Paris, Les Editions du Cerf, 2007



ANNEXES

A N N E X E A : Enquête terrain

"Le temps de pause dans le quartier de la Part-Dieu" - Questionnaire fait le 12 janvier 2011 - 22 personnes interrogées (20 dans le quartier et 2 par courriel)													
1/ Où habitez-vous ?	Nbre de réponses	2/ Moyen de locomotion	Nbre de réponses	2 bis/ Durée du trajet	Nbre de réponses	3/ Trajet : temps de ... ?	Nbre de réponses	Pour quelles raisons ?	Nbre de réponses	4/ Que faites-vous durant ce trajet ?	Nbre de réponses	5/ C'est quoi un temps de pause pour vous ?	Nbre de réponses
Quartier Part-Dieu	1	A pied	1	10mn	1	Temps de pause	7	Trajet agréable Moment relaxant/tranquille	1	Lire /mots fléchés Ecouter de la musique	12	Un temps : pour moi	5
Périphérie quartier P.D.	5	A vélo	2	10mn	2			Coupure	1	Bavarder/temps d'échanges	3	libre/sans obligations	4
		A pied	3	20mn	1			Convivial	1	Dormir/temps de repos	2	de loisirs	1
		Metro	3					Sans réponses	2	Conduire	1	choisi	1
Lyon intra muros	5	Metro/à pied	1			Temps de contrainte	10	Ennuyeux	3	Trajet pas agréable	1	pour fumer	1
		Bus/à pied	1					Retards des trains	2			Le temps ou je fais une seule chose/où on prend son temps/temps pour bien faire ce que l'on fait	3
Commune du Grand Lyon	4	Bus/Metro	3	?/40mn	3			Déjà au travail	1	J'avance	1	Temps de repos/détente/sans stress/ se sentir tranquille/de calme intérieur	6
		Train	1	20mn	1			Quartier contre-intuitif, compliqué, pas naturel	1	Cela dépend	1	Ne pas penser au travail	5
		Bus	1	Sans réponse	1			Beaucoup de monde	1	Rien	1	Se libérer l'esprit/décharger des soucis/temps sans préoccupations/Relâcher la pression/souffler/lâcher prise	4
Rhône-Alpes	6	Voiture	1	1h	1			Traversée de la gare difficile	1			Changer de la routine	4
		Train	2	1h20/1h30	2			Peur des autres	1			Faire des rencontres/convivialité	2
		Voiture/train	2	1h/35mn	1	Les deux	3	Dépend du temps	1			Attente d'une correspondance/d'un train	2
Brest	1	Avion	1	1h30	1	Cela dépend	2	Sans réponses	3			Pause de midi	1
												Penser/fêter	2
Total	22		22				22	Plusieurs réponses possibles	27	Plusieurs réponses possibles	44		
						45% des personnes subissent le temps de trajet quand 32% l'assimilent au temps de pause				74% s'isolent dans leur monde			

"Le temps de pause dans le quartier de la Part-Dieu" - Questionnaire fait le 12 janvier 2011 - 22 personnes interrogées (20 dans le quartier et 2 par courriel)									
6/ Que faites-vous généralement pendant vos temps de pause ?	Nbre de réponses	7/ Qu'est ce qui ferait que votre temps de pause serait plus agréable dans le quartier de la Part-Dieu	Nbre de réponses	8/ Idéalement, dans un monde rêvé, qu'est ce que vous aimeriez trouver, rencontrer, vivre, à la Part-Dieu pendant ce temps de pause ?	Nbre de réponses	9/ Quel lieu préférez-vous dans le quartier de la Part-Dieu ?	Nbre de réponses	Pour quelles raisons ?	Nbre de réponses
Fumer/Pause cigarette	7	Des animations/petits cirques	4	Verdures/espaces verts/jardins/des trajets de verdure/verdures et bancs à proximité de la tour (sur la dalle)/Parc refait (rue du lac)	9	Amphithéâtre	3	Ouvert et calme/lieu de rencontres	2
Discuter/temps partagé	6	Plus de : Verdure/espaces verts/arbres	5	Des lieux animés/événements insolites/de la musique	8	Auditorium	1	Spectacle et pique-nique en juillet	1
Déjeuner	5	d'espaces de tranquillité/aires de pauses aménagées	3	Plus de calme/lieux plus "zen" propice à la détente/pas de stress	5	Bibliothèque	2	Grand, gratuit	1
Se reposer/recharger les batteries/se vider la tête/Se détendre	5	de convivialité/de chaleur/un côté artiste plus humain	3	Du lien et de la proximité avec les autres/réhumaniser	4	Les terrasses	2		
Lire	3	de magasins	1	Harmoniser sur le plan esthétique	1	La Dalle	1	Réussite d'une architecture urbaine	1
Venir au centre commercial	3	Moins de : voitures	1	Tout raser et reconstruire	2	Le centre commercial/la FNAC	3	Il y a que ça à faire/pratique	2
Marcher/se promener	2	l'énergie du quartier	1	Moins de vent (devant la tour Cl)	1	Les Halles	2	Le choix, la fraîcheur des produits/petit café	2
Laisser son esprit vagabonder, /écouter son intérieur	2	de monde	2	Aucune voiture	1	L'extérieur/la rue	2		
Faire une activité (bibliothèque)	2	de béton	2	Pas de travail	1	Le parc (rue du Lac)	1		
Prendre de l'oxygène	1	Fumer une cigarette au café	1	Pas fan de la P.D.	1	Là où il y a moins de bruits	1		
Recherches philosophiques	1	Bien dans mon quartier	1			La place Ste Anne	1		
		Cantine pour ne pas se préoccuper du déjeuner	1			Au niveau esthétique pas grand-chose	1		
		Ce n'est pas là que j'aimerais vivre un temps de pause	1			la rue Moncey	1	Petites boutiques et petits restaurant à taille humaine	1
		Un marché	1			Je ne connais pas bien	1		
		Un café sympa et vivant	1			Aucun	2		
Plusieurs réponses possibles	37	Plusieurs réponses possibles	28	Plusieurs réponses possibles	33	Sans réponses	3		
Le temps de pause est un temps partagé, collectif		Animations, verdure, lieux calmes et convivialité sont les souhaits les plus exprimés		Environnement paisible qui passe par des espaces verts, des lieux calmes, des échanges et une vie animée.					

"Temps de pause dans le quartier de la Part-Dieu" - Questionnaire fait le 12 janvier 2011 - 22 personnes interrogées (20 dans le quartier et 2 par courriel)									
10/ Comment vous sentez-vous dans ce quartier ?	Nbre de réponses	11/ Si vous deviez qualifier en un mot le quartier de la Part-Dieu, vous diriez quoi ?	Nbre de réponses	12/ Avez-vous vécu quelque chose d'inolite dans le quartier de la Part-Dieu ?	Nbre de réponses	Sexe des personnes interviewées	Nbre de réponses	Age des personnes interviewées	Nbre de réponses
Bien/Très bien/Positif	12	Fonctionnel/pratique/Multifonctionnel	2	Rien/Jamais	12	H	10	20/30	6
Pratique/J'ai tout/Il y a tout pour manger/des magasins/bien desservi/central	5	Dynamique/Quartier d'affaire agréable	2	Non c'est la train-train	2			31/40	6
Dynamique/pulsation/activité intense	2	Sympa	1	Le tournage d'un film	1			41/50	6
Tranquille	1	Quartier idéal	1	Rencontres étranges	3	F	12	51/60	3
Avenues larges, l'air circule	1	Grand mais pas vaste	1	Retrouver quelqu'un par hasard	1			61/70	1
Quartier traversé	1	Commercial	1	Fin novembre quand il a neigé	1				
Bétonné	1	Ville moderne mais sensible	1	Concerts expresso à l'auditorium	1				
Pas très bien/mal/	3	C'est un nœud	1	Journée du patrimoine à l'auditorium	1				
Sensation d'écrasement/Pas de place	2	Moche/Bétonné	4	Sans réponse	1				
Bousculée/trop de monde/agressée/gare espace stressant/Stressant	5	Grand foutoir international/bancal/éclectique	3						
Trop chaud	1	Mouvementé/Frénésie	2						
Pas assez de contact, de chaleur	1	Impersonnel	2						
Ennui	1	Pas un quartier pour y vivre	1						
Je n'aime pas y vivre	1	Lieu de transit	1						
Homo urbanis sans plaisir	1	Vulgaire	1						
PEUR, insécurité	2	Quartier de travail	1						
Pas assez de calme	2								
Plusieurs réponses possibles	42	Plusieurs réponses possibles	25		22		22		22
50% d'opinions favorables/ 50% rejetent le quartier		64% des interviewés expriment des sentiments négatifs par rapport au quartier		64% des personnes interviewées n'ont pas le sentiment de vivre quelque chose de particulier dans le quartier de la Part-Dieu					

"Le temps de pause dans le quartier de la Part-Dieu" - Synthèse	
1/ Où habitez-vous ?	50% des personnes interrogées habitent à Lyon, les 50 % restant venant essentiellement de la région Rhone-Alpes et du Grand Lyon. Nous avons environ 12 salariés (peut être plus mais pas identifiables) - 50% sur Lyon et 50% hors de Lyon
2/ Moyen de locomotion	Rien de significatif
3/ Trajet - temps de pause ou de contrainte	Le trajet semble être vécu comme un temps de contrainte pour 45% des personnes interrogées, 32% le vivent comme un temps de pause - 45% subsistent le trajet quand 32 % le vivent comme un temps de pause
Pour quelles raisons ?	Rien de significatif
4/ Que faites-vous durant ce trajet	Les trajets sont des moments de lecture à 44%, vient ensuite loin derrière à ex aequo, l'action d'écouter de la musique et celle de penser (11% des interviewés pour chacune des actions)
5/ C'est quoi un temps de pause pour vous ?	A cette question les réponses sont variées : les "sondés" entendent le temps de pause comme un temps de repos, sans stress, temps qui leur appartient, temps libre, sans obligations et qui n'est pas un temps en lien avec le travail
6/ Que faites-vous généralement pendant vos temps de pause ?	A 62%, le temps de pause paraît être un temps de convivialité. On fume, déjeune, discute et se vide la tête, probablement à plusieurs, voire en groupe. Le temps collectif prime sur le temps individuel de la lecture ou de la marche dans le quartier
7/ Qu'est ce qui ferait que votre temps de pause serait plus agréable dans le quartier de la Part-Dieu	La majorité des interviewés (54%) souhaitait vivre des temps de pause dans un cadre verdoyant, tranquille et convivial. Le désir d'être interpellé à travers une expérience insolite d'animation, de musique ou de "petits cirques" revient à plusieurs reprises. Un moment de bonne humeur "un côté artiste plus humain" comme l'exprime si joliment une habitante du quartier- Pour 62% des personnes le temps de pause est vécu comme bénéfique et 54 % souhaitent un environnement qualitatif
8/ Idéalement, dans un monde rêvé, qu'est ce que vous aimeriez trouver, rencontrer, vivre, à la Part-Dieu pendant ce temps de pause ?	Le monde idéal rejoint fortement le temps de pause plus agréable, il en est une redite plus marquée. A 79%, les personnes interrogées aimeraient vivre à la Part-Dieu dans un monde de verdure, animés par des événements insolites ou de la musique, avec des lieux permettant de se retirer du monde "zen" en lien avec les autres, (mon(a) voisin(e), le passant, mon(a) collègue de travail ...). Comme une campagne à la ville. 79% des sondés souhaitent vivre dans un environnement attractif - Une cité-jardin ?
9/ Quel lieu préférez-vous dans le quartier de la Part-Dieu ?	Les "sondés" citent les lieux de culture et les lieux de commerce pour lesquels ils donnent les raisons de leur choix. D'autres lieux sont mentionnés et renvoient à des sites en extérieur, une place, un parc...on constate que pour ces sites les interviewées sont peu disert sur les raisons de leur choix (à une exception près)
Pour quelles raisons ?	
10/ Comment vous sentez-vous dans ce quartier ?	Il est intéressant de remarquer qu'il y a autant d'opinions défavorables que d'opinions positives sur le quartier (50%)
11/ Si vous deviez qualifier en un mot le quartier de la Part-Dieu, vous diriez quoi ?	50% des "sondés" disent se sentir bien dans le quartier de la Part-Dieu, mais lorsqu'il s'agit de le définir (de préciser sa pensée) 64% des personnes interviewées vont exprimer des sentiments négatifs, parfois de manière assez violente, "grand foutoir international", "vulgaire", "moche" ...
12/ Avez-vous vécu quelque chose d'insolite dans le quartier de la Part-Dieu ?	Visiblement le quartier de la Part-Dieu n'est pas un lieu d'expériences et de récit. 64% des personnes interviewées n'ont rien vécu de particulier dans le quartier de la Part-Dieu.

A N N E X E B : Créateurs d'espace public

Quelles pistes de travail engager pour répondre aux souhaits des usagers (verdure, animation) et comment « rendre vivant » l'espace public que nous avons identifié : la dalle ?

Nous avons explorés quelques pistes que le Grand Lyon pourrait développer pour faire naître ce temps de relation à soi, aux autres, dans une appropriation de l'espace.

Nous proposons 4 explorations artistiques et culturelles, un événementiel sans grand renfort d'artifices, ni dépenses somptuaires.

EXPLORATION 1 : LE PASSE-LIVRE OU « BOOKCROSSING »

Le Bookcrossing (ou Passe-Livres en français) est un concept assez récent, inventé par l'américain Ron Hornbacker au début de l'année 2001, dont le but est de faire circuler des livres en les « lâchant » ou « libérant » dans la nature afin qu'ils puissent être retrouvés et lus par d'autres lecteurs, qui les libéreront à leur tour.

Le Bookcrossing se résume en cinq mots : échange, partage, jeu, hasard et communauté. Il constitue une alternative à la vente ou au don. Le bookcrossing est né de cette volonté de partager ensemble et de manière universelle quelque chose : la littérature.

La « mécanique » : un site internet permet principalement d'enregistrer un livre et de suivre son parcours à travers le monde. Si une personne décide de relâcher un livre en bookcrossing, elle obtient sur le site un identifiant unique qui permet de garder trace du voyage du livre. Après avoir enregistré le livre sur internet et avoir collé une étiquette avec le numéro unique et quelques explications concernant cette démarche, le libérateur peut alors suivre le parcours de son roman et ainsi voir quelles personnes l'ont récupéré et ce qu'elles en ont pensé. Bien entendu, il faut que les nouveaux lecteurs qui s'approprient provisoirement les livres, signalent leur découverte sur le site.

Le principal site est Bookcrossing.com. Il fait office de base de registres et de suivi.

Sur Lyon, il semblerait que la place Maréchal Lyautey soit depuis quelques temps un lieu où se pratique le bookcrossing. Un site délivre quelques informations et identifierait plus de 400 bookcrossers dans la ville (<http://placelyautey.over-blog.com/article-707439.html>).

EXPLORATION 3 : PROMENADES SONORES OU « VOUS LAISSERIEZ-VOUS GUIDER PAR UNE INCONNUE » ?

« Créé à Grenoble sous l'impulsion de Corinne Pontier et Gilles Guégan, le collectif **Ici-Même** interroge la ville - et ses interstices qui jouxtent espaces publics et intimes - qui ne sont pas seulement constitués de zones, de quartiers et de voies de circulation, mais aussi de vitesses qui font percevoir différemment les lieux, les sons, les odeurs, les lumières.

Leur scénographie se construit en marchant. Se déplacer est pour Ici-Même l'occasion de se confronter à des environnements et des réalités sociales particuliers. Inviter, s'inviter, détourner, utiliser, se fondre, se glisser, s'approprier, habiter, converser ...

La recherche d'Ici-Même se fait à travers une vision horizontale de la ville, tenant compte des flux humains, des flux d'activités, de la géographie, des plis et espaces creux, des saisons, de l'actualité ... »

Leur proposition est une promenade sonore, un voyage dans l'ordinaire des sonorités d'un morceau de ville. Le groupe est invité à fermer les yeux afin de partager une expérience sonore, un voyage guidé. Cette expérience est avant tout une proposition de ralentissement. Elle est pensée pour révéler l'ordinaire sonore traversé par chacun de nous chaque jour et qu'on oublie d'écouter. Une approche poétique du quotidien, un documentaire sonore, une « promenade » qui interpelle notre perception toute entière et interroge la place du corps dans l'espace urbain.

<http://www.icimeme.org/actualite.html>

En illustration, une « marche » proposée récemment dans la région Midi-Pyrénées.

Accueil du site > Agenda > Promenade(s) présnète : Ici-Même [Gr.] >> Vous laisseriez-vous guider par (...)

Agenda

Promenade(s) présnète : Ici-Même [Gr.] >> Vous laisseriez-vous guider par un(e) inconnu(e) ? (parcours sensible)

Mercredi 22 septembre à 15h et 18h, jeudi 23 et vendredi 24 septembre à 18h et samedi 25 septembre à 15h et 18h, à Muret (rendez-vous au square Blaize)

entrée 10€ et 5€, réservations conseillées en raison de la petite jauge auprès des offices de tourisme de Saint Gaudens (05 61 94 77 61) et de Muret (05 61 51 91 59)

tous publics à partir de 15 ans, durée 2 heures

Ici-Même Grenoble vous invite à marcher, non pas en montagne, mais en ville, à fermer les yeux et être à l'écoute de sons étrangers et/ou familiers... Ce parcours sonore a la délicieuse faculté de mettre tous vos sens en éveil et vous fait vivre une expérience sensorielle, poétique, hors du commun. Vous laisseriez-vous guider par un(e) inconnu(e) ?

Disons-le d'emblée : ce spectacle, qui n'en est pas vraiment un, nous a particulièrement touchés, nous a fait vibrer de manière unique et inattendue... Rien d'étonnant car Ici-Même appartient à la catégorie des « compagnies inclassables » qui va jusqu'à Jérusalem faire entendre à ses habitants les bruits de leur ville... Déposez ici vos affaires, débarrassez-vous de votre sac, de votre téléphone, fermez les yeux, et laissez-vous guider, en confiance... Vous êtes invités à prendre le temps, à marcher lentement... à l'écoute des sons intimes de la ville, de ceux qu'on ne perçoit pas les yeux ouverts. Autant de sons exotiques ou ordinaires, bruits de fond, paroles chuchotées, frôlements, silences, éclats de rires... que vous aurez la sensation d'entendre (d'écouter ?) pour la première fois. Au cours de cette douce flânerie aveugle, vos repères laisseront peu à peu place à un paysage sonore, olfactif, tactile et subjectif, voyage presque immobile vers des destinations lointaines...

Recherche
Rechercher

Compagnies
• Promadels en Haute-Garonne

Structures
• Promadels en Haute-Garonne

Dates à venir
- « A TEMPS » - Le 27 janvier 2011 à
- "Rickets" - Du 31 janvier 2011 au 4 février 2011 à
- YAMA'S PATH - Le 15 février 2011 à
- ROUGE - Le 9 mars 2011 à

Iconographie : photos issues des sites <http://arts2rue.midipyrenees.fr/> <http://www.icimeme.org/actualite.html>



EXPLORATION 4 : L'ATELIER DES FRICHES

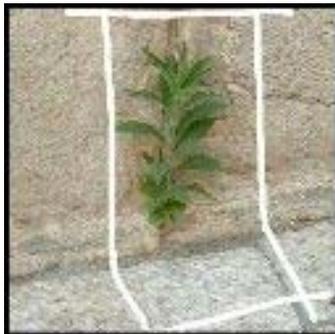
« Quand l'art et l'écologie s'associent pour vivre la ville autrement ».

L'atelier des friches est une association qui regroupe des amateurs et des professionnels de l'art, un paysagiste et des personnes sensibles au dialogue, entre pratiques écologiques et artistiques, entre Land Art et art contextuel militant. Les projets visent à révéler, mettre en valeur ou enrichir la nature au cœur des villes.

L'espace public est source d'inspiration et lieu d'exposition : le collectif s'adapte à l'état du terrain, la plante urbaine devient prétexte pour parler de la ville, de ses habitants et de notre rapport à la nature en replaçant la ville en tant qu'écosystème à part entière.

Le regard orienté sur des éléments singuliers, l'ensemble du paysage est ainsi révélé.

Il s'agit d'une démarche croisée à dimension artistique, écologique mais également citoyenne. Les projets de l'Atelier des Fiches sont ancrés sur un territoire, en lien avec les usagers, les habitants ... du quartier.



Iconographie : photos issues du site et du dossier de presse de l'Atelier des Fiches

A N N E X E C : Fiches synthétiques d'entretien

FICHE SYNTHETIQUE ENTRETIEN - 15 DÉCEMBRE 2011

CONTACT :

Daniel PELLIGRA

COMPETENCES :

Anthropologue

CONTEXTE :

Nous sommes conviés par Corinne HOOGE et Nathalie BERTHOLLIER à la projection du film de Daniel PELLIGRA sur le quartier de la Part-Dieu. Ce film est une commande du Grand Lyon qui souhaite avoir un autre regard : celui d'un anthropologue.

CE QUE NOUS AVONS RETENU DE CET ENTRETIEN :

D. PELLIGRA s'interroge sur la nature du lien social à la Part-Dieu. Il traduit sa réflexion en action :

- améliorer le lien social à travers un lieu pour se poser. Une agora, « lieu où les gens auraient du prestige à se retrouver là ».

- pour une appropriation du quartier par le nouvel arrivant, le voyageur, il propose de mettre en place des bornes qui racontent l'histoire du lieu, « comme un rituel d'accueil ».

FICHE SYNTHETIQUE ENTRETIEN - 7 JANVIER 2011

CONTACT :

Pascale SIMARD

COMPETENCES :

Directrice de la stratégie et des méthodes de l'Agence d'urbanisme de Lyon

CONTEXTE :

Contact engagé sur la recommandation de Claire Harpet, coordinatrice pédagogique du master éthique et développement durable.

CE QUE NOUS AVONS RETENU DE CET ENTRETIEN :

Avec P. SIMARD nous avons parlé de l'espace public comme un nouveau lieu de convivialité et de partage. Créer des traces dans l'espace urbain et sortir du décor, où comment envisager une action culturelle dans un espace public :

- Par une approche d'Art Urbain, art participatif pour se réapproprier l'espace et permettre le récit.
- Interroger le sensible, la présence à l'espace et à soi.

FICHE SYNTHETIQUE ENTRETIEN - 20 JANVIER 2011

CONTACT :

Marine BOURRON

COMPETENCES :

géographe / paysagiste

CONTEXTE :

Nous avons contacté Marine BOURRON sur la recommandation de Pascale SIMARD, évoquant son nom comme appartenant au mouvement des « créateurs d'espace public ».

En tant que paysagiste, Marine Bourron est particulièrement sensible à la question de l'appropriation de l'espace public.

CE QUE NOUS AVONS RETENU DE CET ENTRETIEN :

Deux points forts dans son discours :

- La collaboration des habitants dans la création d'espaces d'expression éphémères : des ateliers d'innovation urbaine,
- La nécessité de créer de nouveaux usages dans les espaces publics pour lutter contre la standardisation actuelle de ces espaces dans le cadre des commandes publiques d'aménagement.

FICHE SYNTHETIQUE ENTRETIEN - 2 FÉVRIER 2011

CONTACT :

Céline DODELIN

COMPETENCES :

plasticienne

CONTEXTE :

Nous avons contacté Céline DODELIN sur la recommandation de Pascale SIMARD, évoquant son nom comme appartenant au mouvement des « créateurs d'espace public » à travers son association L'Atelier des Friches.

En tant que plasticienne, Céline DODELIN s'attache à créer des évènements autour de la nature « sauvage » dans la ville avec les habitants.

CE QUE NOUS AVONS RETENU DE CET ENTRETIEN :

Céline DODELIN se définit comme ayant une double filiation :

- le land art : art avec les matériaux naturels, dans les espaces naturels. Cependant son travail ne se fait pas dans la nature mais en ville ...
- l'art contextuel militant : donner une autre clé de lecture de la ville. Sortir l'art des musées et le mettre là où nous vivons. Permettre à des personnes qui n'iraient pas dans un musée ou une galerie de rencontrer l'art dans leur quotidien. Comment nous touchons le citoyen. Interpeller le passant, le citoyen, l'habitant. On crée de l'espace public ensemble.

Céline DODELIN propose d'explorer d'autres pistes de créations

- Les jardins suspendus, jardins en hauteur sur le toit de la gare de Perrache au 6^{ème} étage.

- A Montréal, ils ont fait des jardins sur les toits et quand ils ne peuvent pas végétaliser, se sont des jardins en pots. Il y a même des jardins potagers en pot.
- Pour la dalle, ils pourraient faire des jardins secs. Jardin avec des plantes de rocaille, c'est une autre esthétique.